

*Saigon, avril 1973.*

Quôc était chez lui, allongé sur son lit. Il serrait sur son ventre son arme de service, un Magnum dont il prenait le plus grand soin. Quôc était un formidable tireur. Le plus rapide et le plus précis de toute la police, ou peu s'en fallait.

Le jeune policier n'avait pas sorti son arme pour se glorifier de ses états de service. Il avait décidé, après réflexion, qu'il ne se suiciderait pas dans son appartement. Quôc n'avait aucun mal à imaginer ce que la petite-fille de sa logeuse découvrirait quand elle viendrait faire le ménage s'il mettait le canon de son Magnum dans la bouche et appuyait sur la détente : un grand morceau de son crâne arraché et le mur dégoulinant de sang et de cervelle. Il soupira. Il ne traumatiserait pas la fillette. Il ferait ça à son cantonnement. Il trouverait bien un moment à la caserne où il serait seul.

Quand ses camarades se précipiteraient dans la chambre après avoir entendu la détonation, ils observeraient sans doute avec indifférence sa tête éclatée et se demanderaient, ennuyés, à qui on allait ordonner de nettoyer tout ce bazar. Il peinerait seulement Vinh et Thuân. Mais qu'est-ce qu'on y peut ? Quand le temps est venu de faire les choses, il faut les faire, et Quôc savait qu'il devait à présent fermer les yeux pour ne jamais se réveiller.

Trân n'arrivait pas à dormir. Elle ne savait pas si c'était à cause de la chaleur ou de ses soucis. Les deux sans doute. Elle entendait près d'elle la respiration tranquille de son petit

Lôc. Elle se tourna vers lui et respira ses cheveux. Il marmonna dans son sommeil. La jeune femme essuya la transpiration de son visage avec un coin du drap. De tout ce qu'elle avait vendu dans la maison, le ventilateur de la chambre était peut-être ce qu'elle regrettait le plus. La saison des pluies tardait à venir et Saigon se consumait de chaleur sous une chape de plomb. Trân prit soudain sa décision.

*Je vais le faire seulement pendant trois mois, se dit-elle. Je vais garder mon travail de couturière et le soir, je prendrai un client. Juste un. Est-ce qu'on est une prostituée parce qu'on prend un client par jour pendant trois mois ?* Les larmes commencèrent à couler silencieusement. Elle imaginait déjà le mépris qu'elle lirait sur le visage de ses voisins. Mais qu'est-ce qui pouvait être pire ? Se retrouver à la rue avec un enfant de cinq ans ou vivre comme une pestiférée dans son quartier ? Trân serra Lôc contre elle.

Dat, le beau-frère de Quôc, était venu la veille. Le jeune policier se demandait comment la jolie Bé avait pu accepter d'épouser ce pauvre type. Quôc l'avait toujours imaginé en coq de basse-cour. Du haut de son mètre cinquante, il lui avait parlé avec dédain, son maigre cou tendu pour essayer de gagner un peu de hauteur. Peine perdue. Quôc était immense pour un Vietnamien et dépassait le mari de sa demi-sœur de la tête et des épaules. Dat lui avait ramené l'argent en lui affirmant que Bé n'avait jamais dépensé une seule piastre de ce que lui avait envoyé son métis de frère. Oui, il avait osé prononcer le mot. *Métis*. Si n'importe qui d'autre avait dit cela, il lui aurait retourné une gifle à lui démonter la tête. Mais Quôc avait récupéré l'enveloppe sans un mot, le visage fermé. L'autre était resté quelques secondes, décontenancé par l'indifférence de son beau-frère, puis avait tourné les talons. Mais après quelques pas, il s'était retourné et avait crié à la cantonade :

—Et ne lui écris plus ! Elle n'a que faire de tes nouvelles. Elle a enfin une famille honorable maintenant.

Des gens s'étaient arrêtés, étonnés de voir ce gringalet apostropher le géant dans son uniforme de la police militaire. Quôc avait vaguement pensé qu'il était en train de perdre la face. Il s'était imaginé faire trois pas, sortir le Magnum de son holster et balancer un coup de crosse sur le visage émacié de ce paysan insipide. Mais il était resté un bloc de silence. La petite Bé était la seule personne pour qui il avait encore de la tendresse. Il lui témoignerait une dernière fois son attachement en laissant partir indemne le mari qu'elle s'était choisi, sans doute par intérêt, parce qu'il était le fils d'un notable du village dont Quôc ne voulait plus entendre parler.

Le jeune policier était rentré chez lui et avait sorti la liasse de billets. Il les avait comptés et, lui qui était connu pour l'impassibilité de son visage, n'avait pu s'empêcher de sourire. Bé était la fille d'un paysan aisé qui, à sa mort, avait laissé tous ses biens à son unique enfant. Cela n'empêchait pas son demi-frère de lui envoyer chaque mois de quoi s'acheter ce que les demoiselles aiment s'offrir : du superflu. Quôc, depuis qu'il avait quitté le village, n'y avait jamais remis les pieds. Mais chaque quinzaine, Bé lui écrivait une longue lettre dans laquelle elle lui donnait de ses nouvelles et d'autres de gens dont le jeune homme n'avait que faire, tant il méprisait la plupart de ces péquenauds. Elle lui racontait aussi par le menu les petites choses qu'elle s'était achetées au marché du bourg avec l'argent de son frère. Une pince pour ses cheveux, une blouse avec des broderies, un bibelot pour sa chambre. Et maintenant, Quôc avait la preuve, devant les billets étalés sur le lit, que la jeune fille n'avait pas menti et s'était bien offert tout ce dont elle avait parlé dans ses lettres. Il en fut soulagé. Les efforts qu'il avait faits ces dernières années pour trouver la force de

vivre et garder le lien avec sa sœur n'avaient pas été vains. Mais à présent, la page se tournait. Puisque Bé s'éloignait pour toujours, plus rien ne le rattachait à cette existence. Il n'aurait plus à ressasser les souvenirs des hommes qu'ils avaient tués quand il était dans l'armée régulière. Il n'aurait plus à entendre dans les locaux de la police les hurlements de ceux qu'on torturait. Mais le pire sans doute était l'indifférence qu'il en ressentait à présent. Qu'ôc avait vu trop d'horreurs. Il avait l'impression que tout était devenu gris à l'intérieur de lui. Tout était recouvert de cendre. Ce soir, au cantonnement, il trouverait bien le moment d'en finir.

C'est Phuong qui avait parlé de la maquerelle à Trân. Apparemment tout le monde savait dans le quartier que derrière son restaurant de *pho'*, Hoang Dao cachait un claque. Trân, elle, l'ignorait. Depuis que son mari et elle s'étaient installés dans le quartier six ans plus tôt, ils n'avaient fréquenté personne. Anh ne pensait ni à s'enivrer, ni à jouer aux cartes. Il ne voulait faire que de l'argent. Il avait obligé sa jeune épouse à sevrer leur enfant de dix mois pour qu'elle aille travailler à plus d'une heure et demie de bus de leur domicile, afin de gagner quatre sous de plus. Il avait hurlé et tempêté quand elle avait exigé son dimanche pour pouvoir faire le ménage, la lessive et accessoirement se reposer un peu et passer du temps avec son fils. De son côté, il s'épuisait douze heures par jour dans un garage. Il fallait mettre de l'argent de côté, encore et encore. Anh voulait être son patron, il voulait ouvrir son propre commerce et si ses poumons, qu'il avait faibles depuis l'enfance, ne l'avaient pas trahi, il y serait arrivé avant peu. Mais à quoi avaient servi tous ces sacrifices maintenant qu'il était mort ? Tout

---

1. Soupe à base de bœuf et de nouilles de riz. Se consomme au Viêt Nam au petit-déjeuner mais aussi à n'importe quel moment de la journée.

cet argent accumulé sou par sou était maintenant dans les poches des médecins qui n'avaient pas pu le sauver.

Phuong était veuve elle aussi. Son mari était tombé d'un échafaudage et était mort sur le coup. Au moins n'avait-elle pas eu à graisser la patte d'un personnel d'hôpital qui ne pensait qu'à profiter des proches des malades. De toute manière, son mari n'était pas le genre de Anh. Lui buvait et entretenait une maîtresse. Il n'y avait pas eu d'économies parties en fumée quand il était mort. C'est tout juste si elle avait pu payer un enterrement décent.

Phuong n'avait pas attendu longtemps avant de sauter le pas. Du temps de son mari, elle travaillait comme femme de ménage, laissant ses deux petits dans la rue quand elle était absente. Maintenant, elle faisait la prostituée pour Hoang Dao. Cela n'avait pas changé grand-chose pour les deux gamins. Ils traînaient toujours dans la rue mais cette fois, non parce qu'elle s'échinait à briquer les sols de quelque bourgeois, mais parce qu'elle dormait le jour pour vendre son corps la nuit.

Elle confiait des travaux de couture à Trân depuis quelque temps. Elle avait à présent les moyens de le faire. Trân réprouvait ce qu'elle faisait mais lui faisait bonne figure. Une cliente est une cliente. Et voilà que le ciel était tombé sur la tête de la jeune femme. Plus d'argent, des dettes et la menace de l'expulsion. Le propriétaire s'était fait menaçant :

— Tu me paies un acompte d'ici samedi, sinon tu décampes.

Et Phuong, avertie des problèmes de Trân par le bouche-à-oreille, était venue la voir. Trân avait compris que l'autre se réjouissait de sa déchéance. Elle avait beau se pavaner dans des blouses et des pantalons en soie de couleurs éclatantes, elle ne pouvait ignorer les regards méprisants des autres femmes du quartier qui, si elles s'habillaient de couleurs

sombres et de tissus grossiers, gardaient ce que la jeune prostituée ne retrouverait jamais : l'estime et le respect.

Elle avait proposé à Trân de se vendre elle aussi. Dans un premier temps, la jeune femme n'avait pas voulu entendre parler. Elle avait fait des heures supplémentaires, ramené du travail à la maison, travaillé le dimanche, vendu tout ce qui était monnayable, ne s'était plus nourrie que de manioc. Mais l'argent récupéré s'était avéré dérisoire face à l'énormité de sa dette. En écoutant Lôm sucer son pouce, Trân se demandait comment, en quelques semaines, sa vie s'était retrouvée dans une telle impasse.

Le lendemain, de bonne heure, après avoir confié comme d'habitude Lôm à la grand-mère qui s'en occupait pendant qu'elle travaillait, elle fila par un dédale de ruelles jusqu'à la gargote de Hoang Dao. Des clients étaient déjà attablés dans la cour devant leur *pho* ou fumaient tranquillement en buvant du thé vert. Elle entra dans l'établissement. Il faisait sombre et frais à l'intérieur. C'était la première fois que Trân y mettait les pieds ; Anh et elle n'allaient jamais nulle part. La souillon de service balayait la salle sans entrain. Elle regarda la nouvelle venue d'un air bovin. Quand Trân demanda à voir la patronne, elle abandonna son balai sans un mot et disparut derrière un rideau de perles.

Hoang Dao apparut bientôt, vêtue d'une robe d'Occidentale et de jolies sandales brodées. Elle passait pour une femme d'affaires avisée, mais on disait aussi qu'elle avait un bon fond.

— Tu t'es décidée, lui dit-elle, un brin sarcastique.

Trân baissa les yeux.

— Viens, fit-elle, et elle entraîna la jeune femme.

Elles se retrouvèrent dans une vaste cuisine où un homme s'affairait parmi ses woks. Hoang Dao fit un mouvement du menton et il s'empressa de quitter la pièce.

— Phuong m'a parlé de toi, lui dit-elle aussitôt. T'as pas

à avoir honte de ce que tu vas faire. Les hommes sont tous des porcs et n'espèrent qu'une chose : profiter des femmes. Alors, si on peut se faire du bénéfice sur leur dos, c'est très bien. Moi, j'ai été la maîtresse d'un Français pendant vingt ans. Quand il est rentré chez lui en 54, il n'a pas été ingrat, il m'a laissé l'argent pour ouvrir mon restaurant.

Comme Trân restait silencieuse, elle reprit :

— T'es une belle petite, tu auras beaucoup de succès auprès des clients. Je te donnerai cent cinquante piastres pour chaque passe. Je suis sûre que tu ne les gagnes pas dans une journée de travail.

*Ce n'est pas à moi qu'elle parle, pensa Trân, le cœur au bord des lèvres. Je vais me réveiller de ce cauchemar. Si je tends l'oreille, j'entendrai près de moi mon mari et mon fils respirer régulièrement dans le lit. Je sentirai le ventilateur nous envoyer de l'air frais.*

Elle se décida cependant à parler :

— Je ne veux faire ça qu'une fois par jour. Quand je rentre de mon travail et seulement pendant trois mois. C'est le temps qu'il me faudra pour payer mes dettes. Après, j'arrêterai.

La maquerelle la regarda, surprise :

— Tu es bien exigeante. Tu crois que c'est toi qui fixes les règles ? Une fois par jour ? C'est quoi cette histoire ? Si tu laisses tomber ton boulot et que tu as cinq ou six clients dans la nuit, il ne te faudra pas même trois semaines pour payer ce que tu dois et après, tu pourras vivre comme une princesse et même envoyer ton fils dans une bonne école.

Elle regarda la jeune femme. Trân était devenue toute pâle. Elle tremblait, les yeux pleins de larmes. Hoang Dao soupira.

— Eh bien... Tu n'as pas l'air taillée pour ça, alors on va faire comme tu dis. Mais quand tu auras payé tes dettes avec ton seul client par jour – et elle dit ces derniers mots

avec un brin de dérision –, déménagement, parce que les femmes du quartier ne te pardonneront pas le peu que tu auras fait. Et les hommes te pourchasseront.

Trân aurait voulu lui dire que les hommes la pourchassaient depuis l'âge de treize ans, mais elle s'abstint.

La maquerelle la fixa quelques instants et demanda :

— D'où viens-tu ?

Et Trân lui donna le nom d'un village à cinquante kilomètres de Tân Thành Dong<sup>1</sup>.

— Quels yeux tu as ! On t'a jamais dit que tu ressemblais à une Cham<sup>2</sup> ?

Trân garda le silence. Hoang Dao reprit :

— Écoute. Je vais te trouver un client gentil et pas trop mal pour une première fois. Quand tu rentres ce soir, prends un bain et attends que je te fasse signe. J'enverrai la bonne.

Dans le bus, Trân trouva une place assise, ce qui ne lui arrivait pas plus de cinq fois dans l'année. Dans d'autres circonstances, elle y aurait vu un heureux présage et se serait empressée de fermer les yeux pour somnoler jusqu'à son arrêt. Mais Trân n'avait nulle envie de se réjouir ou de dormir. Elle regarda par la fenêtre en pensant au chemin parcouru qui l'avait amenée jusqu'à ce jour d'avril 1973 et allait faire d'elle, le soir même, une femme réprouvée.

Tout le monde au village s'était toujours demandé de qui elle tenait ces yeux extraordinaires. Pourtant, personne ne semblait penser qu'elle les devait à l'instituteur qui avait aimé sa mère. Il faut dire que, excepté une partie du sang qui coulait dans ses veines et une peau claire, Trân n'avait rien pris de cet étranger. La jeune femme avait des dizaines de fois scruté, sur la seule photo de ses parents qui trônait sur l'autel des ancêtres, le visage du jeune Français qui se

---

1. Ville du district de Cu Chi, à une centaine de kilomètres de Saigon.

2. Groupe ethnique présent dans le centre du Viêt Nam.



tenait près de sa mère, mais depuis longtemps elle avait renoncé à y trouver une quelconque ressemblance et savait qu'elle devait s'en réjouir. Depuis six ans maintenant qu'elle vivait à Saigon, elle n'avait pas dû essayer, comme au village, le mépris des autres. Ici, les femmes lui enviaient sa beauté et les hommes la regardaient avec concupiscence. Mais elle n'était pour eux qu'une simple couturière mariée à un mécano, tous deux venus en ville pour y vivre mieux que dans leur pauvre village.

Après la mort de ses parents, sa grand-mère l'avait chérie et protégée jusqu'à ses quatorze ans. Et puis, elle aussi était partie. Tràn, depuis toute petite, connaissait la bêtise de la plupart des villageois qui l'entouraient. Mais la mort de la vieille femme lui avait donné l'occasion de découvrir à quel point les autres pouvaient aussi être cruels. Disparu, l'argent que sa grand-mère économisait dans l'espoir de la marier un jour. Envolés, les bijoux qui devaient revenir à sa petite-fille. Le quarante-neuvième jour après l'enterrement de la vieille dame, comme le veut la coutume, la famille s'était réunie pour faire des offrandes de nourriture et d'encens. Mais une fois les devoirs accomplis, dès le lendemain, la famille s'était débarrassée de l'adolescente pour récupérer la maison. Elle avait dormi quelque temps sur les terres de son oncle dans une cabane, jusqu'à ce que sa tante, qui avait surpris ses fils en train de rôder dans les parages à la nuit tombée, lui ordonne de décamper.

Tràn le savait, elle était trop belle pour une fille de sa condition. Sa grand-mère n'avait cessé de lui répéter :

— La beauté chez une jeune fille pauvre est une malédiction. Je vais te marier au plus vite, sinon il risque d'arriver un malheur.

Il était arrivé malheur en effet. La vieille femme s'était couchée un soir avec une mauvaise fièvre et ne s'était pas relevée.

Les parents de Anh n'avaient pas vraiment besoin d'une domestique. Ils avaient déjà une cuisinière et une bonne et cela suffisait pour faire tourner la maison de ces paysans aisés. Mais le père de Anh avait décidé qu'une petite de quatorze ans ne serait pas si mal pour faire les gros travaux. Il pensait aussi que ce serait bien de la retrouver dans l'étable où on lui avait aménagé un coin pour dormir, derrière des planches en bois. Ce qu'il n'avait pas envisagé, c'est qu'il n'était pas le seul à convoiter l'adolescente. Il avait oublié que son fils aîné avait déjà seize ans.

C'est pourtant Anh qui la sauva. Il en tomba amoureux et la protégea de son père. La mère quant à elle, qui haïssait la Métisse trop jolie, surveillait aussi son mari et menait à Trân une guerre sans merci dans l'espoir de la voir déguerpir. Elle allait bien s'en aller un jour, mais en emmenant son fils chéri.

Les deux années qui suivirent furent un enfer pour Trân, prise en étau entre les mains baladeuses du père et le ressentiment de la mère. Tous les soirs, dans le réduit minuscule où elle avait peine à loger sa natte et quelques affaires, avec les vaches pour voisines, elle priait Bouddha et sa grand-mère qu'ils la protègent et l'aident à trouver une solution.

Elle le savait, elle ne pourrait pas échapper indéfiniment au père de Anh ou aux vachers de la ferme. Anh serait sans doute ce qui pourrait lui arriver de mieux. Il était gentil et beau garçon, bien qu'un peu frêle.

Elle se décida lorsqu'un après-midi, elle évita la catastrophe de peu. Un des ouvriers la surprit seule dans l'étable. En un instant, il l'avait jetée dans la paille et avait failli l'étouffer en lui mettant une main sur la bouche. Mais il avait eu besoin de cette main pour ouvrir sa braguette, et c'est cela qui l'avait sauvée. Le hurlement qu'elle avait poussé avait attiré quelques gamins qui avaient observé, effarés, cette étrange scène. Le vacher s'était relevé en maugréant :

— Sale garce.

Puis il s'était rajusté avant de sortir à grands pas.

Trân s'était assise sur une pierre dans la cour. Personne n'avait réussi à la faire bouger pendant tout l'après-midi tant elle était choquée. Lorsque la mère de Anh était venue et l'avait giflée, la jeune fille était restée sans réaction. On l'avait alors laissée là. Avant que ne vienne le soir, elle s'était finalement levée et avait tiré de l'eau du puits, en avait rempli le baquet et avait pris un bain dans l'étable, profitant de la solitude de la fin de journée. Elle s'était ensuite postée sur le bord du chemin. Quand les hommes étaient rentrés des champs, elle avait regardé Anh avec, dans les yeux, la lueur qu'il fallait. Puis elle était allée s'allonger sur sa natte dans une chemise de nuit qu'elle s'était confectionnée avec des chutes de tissu et qu'elle n'avait encore jamais portée.

Il avait été si doux et si tendre. *C'est ma nuit de noces*, avait-elle pensé en fermant les yeux. Elle avait tout juste seize ans, il en avait dix-huit.

Les choses ensuite changèrent sensiblement. Anh était heureux. Son père abandonna la jeune fille à son fils et entama une liaison avec la nouvelle institutrice. Quant à la mère, elle était satisfaite. Un jeune garçon a besoin de jeter sa gourme. Qu'il le fasse avec cette petite bonniche en attendant d'épouser la fille du maire, comme les deux familles l'envisageaient, voilà qui n'était pas si mal.

Ce qu'elle avait oublié, c'est qu'ils étaient tous deux jeunes et pleins de sève. Quelques mois plus tard, Trân était enceinte. Après des semaines d'hésitation, Anh en parla à ses parents. Il y avait au village une vieille qui tenait une épicerie et que des jeunes filles dans l'embarras allaient trouver à la nuit tombée pour qu'elle les débarrasse de leur disgrâce. Mais avant que le père confie à son fils l'argent nécessaire à l'avortement, la mère, se laissant aller

à une colère aussi noire qu'imbécile, se jeta sur la petite, la battant comme plâtre. Ce qui se faisait en silence dans la pénombre d'une arrière-boutique était acceptable. Mais cet assaut de violence devant toute la maisonnée, qui se termina par une fausse couche, avec des cris et du sang, anéantit Anh. Trân n'était pas encore remise que la mère parlait déjà de se débarrasser de la jeune Métisse en l'envoyant à Saigon. Elle était loin d'avoir compris l'attachement de leur fils. Sans un mot, Anh se leva pour aller chercher une corde, qu'il posa près de lui. Ce n'était qu'une menace, mais elle fut très bien comprise. Les paysans gardèrent la bonne, et Anh retourna dans le lit de la jeune fille.

Depuis longtemps, Trân savait qu'un jour, elle quitterait ce village où tout le monde murmurait que sa mère avait couché avec un *tây*<sup>1</sup>. Mais seule sa grand-mère lui avait raconté comment ses parents avaient été assassinés par le Viêt Minh<sup>2</sup> avant de partir en France avec leur bébé comme ils l'envisageaient. Ce jour-là, elle avait décidé qu'elle s'installerait en ville, là où personne ne connaissait son passé.

Trân avait trop souffert. Souffert toute sa jeune vie des regards haineux, méprisants ou lascifs. Souffert d'avoir perdu le petit qu'elle portait et qui bougeait dans son ventre depuis peu. Alors, elle avait décidé de partir pour Saigon. Avec ou sans Anh. Là, elle pourrait vivre de ses talents de couturière. Mais Anh, qui avait appris que l'enfant perdu était un garçon, en avait éprouvé après coup un terrible chagrin. Maintenant, quand il reposait près d'elle, il lui chuchotait qu'il l'aimait, qu'il voulait l'épouser et lui faire un autre bébé. Trân savait que si la mère apprenait les projets de son fils, elle ne se mettrait pas en colère, car elle avait

---

1. Occidental.

2. Organisation politique et paramilitaire créée en 1941 par le Parti communiste vietnamien et qui luttait pour l'indépendance.

compris son erreur. Non. Mais elle paierait peut-être un homme de main pour faire disparaître la jeune fille. Cela s'était déjà vu. Lorsque Trân parla à Anh de ses projets de départ, il fut tout d'abord réticent. Il était le fils aîné. S'ils partaient, ses parents les maudiraient tous les deux. Trân pensait qu'ils la maudiraient elle et pleureraient leur fils. Elle pensait aussi qu'en restant au village, elle aurait beau donner à Anh une douzaine de garçons et de filles, ils resteraient des bâtards. Parce qu'il n'était pas imaginable qu'une Métisse soit acceptée dans cette famille de notables.

Une année de tergiversations passa. Trân, d'une belle adolescente, s'était transformée, à près de dix-huit ans, en une superbe jeune fille. Bientôt, Anh en vint à ne plus supporter les regards de convoitise que lançaient tous les hommes à cette gamine élancée au visage d'ange qu'il avait fait sienne. Les femmes, des paysannes pour la plupart robustes et sans charme, rumaient qu'elle était un mauvais génie. Une simple mortelle ne pouvait pas être aussi belle.

Le jeune homme prit tout d'un coup la décision de partir. Trân était de nouveau enceinte. Il la protégerait cette fois-ci. Il vola dans la cassette de ses parents l'argent qui s'y trouvait, ainsi que quelques bijoux que sa mère réservait à sa future belle-fille, et au milieu de la nuit ils s'enfuirent à travers champs jusqu'à la route de Tân Thành Dong.

Un camion les prit vers deux heures du matin. Au lever du jour, ils montèrent dans un bus pour Saigon. Ils étaient un peu indécis mais en même temps très heureux. De temps en temps, tout en regardant le paysage qui défilait, Anh posait délicatement sa main sur le ventre de la jeune femme. Elle lui donnerait un fils, c'était certain.

Pour les petits paysans qu'ils étaient, se retrouver à Saigon fut un choc inouï. La circulation, le vacarme, la foule

les laissèrent sans voix. Mais ils étaient jeunes et ils oublièrent en un éclair la tranquillité de leur vie à la campagne. Anh, galvanisé d'être débarrassé du joug de ses parents et d'envisager l'avenir autrement qu'en mettant ses pas dans ceux de son père, se jeta à corps perdu dans le travail. Il avait toujours adoré la mécanique – démontant et remontant pendant ses heures de loisir n'importe quel moteur de motocyclette – et se fit engager immédiatement dans un garage. Ils trouvèrent une petite maison pas trop décrépite non loin de son lieu de travail dans ce quartier périphérique et populaire. Il acheta une Singer d'occasion pour que Trân puisse travailler à la maison et ils se marièrent.

La première année fut celle des jours heureux. L'installation dans leur vie saigonaise, l'attente du bébé, les projets. La naissance de Lôc fut le pic de ce bonheur. Et puis Anh changea. Alors qu'il avait été assez prompt dans les premiers temps à accéder aux désirs simples de son épouse pour améliorer et embellir leur petit intérieur, tout à coup il fallut se priver de tout. Il en avait assez de travailler pour les autres. Il voulait ouvrir son propre garage. Quand il rentrait le soir, anéanti de fatigue, il mangeait en vitesse et filait se coucher. Souvent Trân le voyait, les yeux dans le vague, marmonner tout seul. Elle savait ce qu'il faisait : il comptait ce qu'ils avaient mis de côté, il comptait ce qu'ils devraient encore gagner et le temps que cela prendrait. Fini, la tendresse et les mots doux. Fini, les caresses et les baisers. Il lui faisait l'amour rapidement et frénétiquement. Vite, vite. Les seuls moments où il prenait du temps étaient ceux qu'il passait avec son fils. C'était son petit prince. Sa seule récréation. Il était en adoration devant ce petit homme qui balbutia ses premiers mots à neuf mois, marcha et était propre à douze.

Et soudain, il eut une nouvelle exigence : il voulait un deuxième enfant. Trân se demanda comment elle arriverait, enceinte, à gérer ses trois heures de transport par jour, de-

bout dans un bus bondé, et ses neuf heures de travail harassant dans un hangar surchauffé. Ce fut de toute manière une question qui resta sans réponse parce que l'enfant n'arriva pas. Anh devint morose, ne lui parla plus que par monosyllabes. Lui qui avait tant pris plaisir à seulement la regarder, ne la voyait plus ou, s'il le faisait, c'était avec des yeux pleins d'un reproche qu'elle ne comprenait pas. Était-ce parce qu'elle refusait à présent de travailler le dimanche ? Ou parce que son corps rechignait à porter un autre bébé ? Regrettait-il sa vie près de ses parents ?

Quand il dormait, accablé de fatigue, Trân souvent restait assise dans le noir, écoutant la musique du transistor des voisins qui filtrait par bribes à travers la fine cloison de séparation. Le bonheur avait été bien éphémère. En serait-il toujours ainsi maintenant ?

Pourtant, Anh changea de nouveau. Un soir, alors qu'elle n'avait pas encore commencé à préparer le dîner, il rentra. Le sachant prompt à se mettre en colère, elle s'excusa, confuse, et s'affaira autour de ses casseroles. Mais il resta silencieux, assis sur une chaise, les mains sur ses genoux à regarder le sol. Quand il redressa la tête, elle retrouva dans ses yeux la douceur qu'elle y lisait quand elle l'avait connu.

Il prit l'habitude de travailler moins tard le soir. Il lui refit l'amour avec tendresse et lui redit des mots doux. Elle n'osait se réjouir trop fort de ce changement subit et elle n'avait pas tort. Bientôt, il lui confia qu'il souffrait d'une douleur dans la poitrine. Ils achetèrent quelques médicaments qui s'avèrent inutiles. Une nuit, elle se réveilla en l'entendant geindre. Anh avait de la fièvre et souffrait beaucoup. Trân n'alla plus travailler et le soigna pendant une semaine. Ils finirent par appeler un docteur. Quand celui-ci la prit à part après la consultation, Trân comprit à son regard, et avant même qu'il ne parle, que les nouvelles n'étaient pas bonnes.

— Il doit rentrer à l'hôpital tout de suite. Surtout, qu'il n'approche plus le petit.

Le médecin, qui était un homme bon, ne demanda pas d'argent pour sa visite.

Trân désobéit pourtant. Avant d'appeler le taxi qui emmènerait son mari, elle lui amena son petit prince. C'est la dernière fois qu'il le vit.

À l'hôpital, avant même d'examiner Anh, on demanda à Trân une somme exorbitante qui correspondait à leurs économies de toute une année. Ce ne fut qu'une fois l'argent remis que le médecin accepta d'examiner le jeune homme. Puis on le mit seul dans une chambre, où on interdit à Trân de pénétrer, sans l'informer davantage de l'état de son mari. Elle resta dans le couloir à se ronger les sangs. La nuit vint. Quand il n'y eut plus ni docteurs ni infirmières, elle rentra dans la chambre de son mari. Il se consumait de fièvre et s'agrippa à elle, les yeux pleins d'angoisse. Elle s'allongea dans le lit avec lui et le tint contre elle, comme ils faisaient quand ils étaient amants. Elle se levait de temps en temps pour lui éponger le front ou le faire boire et le reprenait dans ses bras.

Quand les infirmières revinrent au matin, elles portaient des masques sur le visage. Cela ne fit pas peur à Anh. Il était déjà comateux. Trân se pencha une dernière fois sur lui et posa ses lèvres sur les siennes. Il murmura :

— L'ôc.

Il mourut dans l'après-midi, juste après qu'on avait réclamé à sa femme une autre somme d'argent, alors même qu'on ne le soignait déjà plus.

À midi, toutes les femmes qui travaillaient dans l'atelier de couture partirent en discutant et riant dans les rues avoisinantes pour déjeuner sur les petits tabourets des restaurants de trottoir. C'était la détente avant la longue après-midi de travail qui les attendait. Elles étaient toutes là, sauf une. Trân



restait seule dans le bâtiment étouffant recouvert de tôle ondulée. Depuis l'époque où Anh avait décidé qu'il devait épargner la moindre piastre, sa femme ne se permettait pratiquement jamais cette récréation bienvenue qu'était la pause déjeuner. Et plus du tout depuis la mort de son mari. Elle sortit sa gamelle de son sac, mais ne l'ouvrit pas. Elle resta là, les yeux baissés, essayant d'imaginer l'être répugnant devant lequel elle allait devoir ouvrir les jambes. Elle imagina qu'il sentirait la sueur, qu'il aurait mauvaise haleine. Elle se leva, courut aux toilettes et vomit.

Vinh et Thuân étaient au mess devant un thé. Thuân racontait, satisfait, sa nuit avec deux prostituées. Vinh l'écoutait distraitement. Tout à coup, son visage légèrement amusé par les fanfaronnades de son camarade changea. Vinh avait un don. Il voyait des choses qui allaient arriver. La plupart du temps, il laissait faire. Mais parfois, non. Il saisit le bras de Thuân si fort que celui-ci, surpris au milieu d'une phrase, s'écria :

— Tu me fais mal !

Et puis il vit les yeux de Vinh. Il connaissait cette lueur. Il se tut.

— Où est Quôc ? demanda l'autre d'une voix sourde.

— Tout à l'heure il était assis sur son lit et nettoyait son arme.

Vinh pensa se lever, mais il était coincé par la table.

— Monte dans la chambrée tout de suite, ordonna-t-il.

— Hein ?

— Tu m'as compris, rétorqua-t-il en lui secouant le bras. Monte, monte vite !

Thuân se leva et partit en courant.

Quôc, Vinh et Thuân étaient les gardes du corps d'un général proche du pouvoir. Ils n'avaient pas toujours été

à ce poste. Jeunes paysans arrachés à leurs villages, ils avaient été incorporés dans l'armée sud-vietnamienne. Après avoir connu l'horreur de se battre contre leurs frères dans la jungle, on avait remarqué leurs qualités pour le tir et ils avaient été réaffectés dans la police militaire.

Ils se partageaient la protection du haut gradé dont ils avaient la charge avec trois autres militaires. Ce soir-là, c'étaient leurs collègues qui étaient près de leur chef.

Après avoir soigneusement nettoyé son arme, Quôc restait les yeux dans le vague.

*À quoi pense-t-on avant de mourir ?* se demanda-t-il ?

C'est Bé qui apparut la première dans le joli *ao dai'* qu'elle portait pour les dernières fêtes du Têt<sup>2</sup> auxquelles il avait assisté avant de partir pour l'armée. Elle était une gamine à l'époque. Il entendit son rire cristallin de petite fille, il vit ses nattes qui virevoltaient dans son dos.

Sa mère vint ensuite. La veille de sa mort. Si belle, si douce. Quôc était assis à la table de la cuisine, penché sur ses devoirs. Elle s'était approchée, l'avait embrassé et ils s'étaient regardés tous les deux en souriant.

— Quôc mon chéri, dis-moi que tu m'aimes, avait-elle chuchoté.

Il le lui avait dit. Il avait une voix claire qui n'avait pas encore mué. C'était l'année de ses quatorze ans.

Et puis il vit cet endroit où leur chef aimait s'arrêter pour se dégourdir les jambes et fumer une cigarette quand ils allaient à Dalat. On était non loin de la ville, peut-être à cinquante kilomètres. Il y faisait merveilleusement frais et l'air embaumait l'odeur des pins. C'était la montagne, vierge de toutes les horreurs qui se déroulaient dans les plaines.

---

1. Longue tunique cintrée, portée sur un pantalon large. Tenue traditionnelle des femmes au Viêt Nam.

2. Nouvel an vietnamien.